

« Pour être un bon ressuscité, il faut d'abord être un bon mort »

Pour le philosophe Fabrice Hadjadj, le Christ ressuscité est stupéfiant de simplicité. Et le mystère pascal est celui, non pas de l'immortalité, mais de la mortalité comme lieu d'offrande.

LA VIE. Dans le Credo, il semblerait que la phrase « Je crois en la résurrection de la chair » soit une de celles que l'on récite le plus mollement. Parce qu'on a du mal à y croire, sans doute...

FABRICE HADJADJ. Il y a deux versions du Credo, celle du Symbole des apôtres, avec son « Je crois en la résurrection de la chair », et celle de Nicée-Constantinople, déclarant que Jésus est « ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures ». C'est très intéressant ce lien entre la chair et les Écritures. Le christianisme a été livré très tôt à des tentations spiritualistes, à travers le gnosticisme, qui rejetait en même temps la chair et l'Ancien Testament, parce que selon lui le monde matériel avait été créé par un mauvais démiurge et que le Sauveur venait nous en arracher définitivement. Une telle tentation demeure toujours présente, elle est même réactualisée par la technologie, qui croit moins à la chair qu'aux avatars numériques, et nous tourne vers des formes de religiosité où il s'agit, par des techniques de méditation, de s'évader de notre condition dramatique et charnelle. Mais le christianisme est un antispiritualisme. C'est une religion de l'Incarnation. Le Verbe s'est fait chair et même charpentier juif assassiné sous Ponce Pilate. C'est à la fois très simple et très déconcertant pour celui qui cherche dans la religion une fuite ou un opium. Quant à la Résurrection, ce n'est pas une sortie de l'Incarnation, mais son point le plus extrême, le corps humain qui entre dans la divinité. Et le « conformément aux Écritures » nous rappelle que, qui dit chair, dit naissance, inscription dans une généalogie. C'est pour cela que le Ressuscité ne cesse de relire Moïse, les Psaumes et les Prophètes avec ses disciples. Rien n'est plus important à une époque où aussi bien les fondamentalismes que le technocapitalisme voudraient nous faire sortir de l'Histoire.

Vous insistez dans votre livre sur la sobriété de la Résurrection. Pour un tel événement, c'est une façon de voir les choses un peu paradoxale...

F.H. Il suffit de lire les Évangiles... On est stupéfait de cette simplicité, surpris au second degré, précisément parce que Jésus ne fait pas de chose spectaculaire, comme on s'y attendrait. Après tout, ce n'est pas rien d'être descendu aux enfers et d'en revenir : le type qui a réussi ça devrait ressusciter des tas de

morts, faire apparaître des villes en claquant des doigts, rouvrir la mer Rouge et y installer une rue commerçante... Qu'il rapporte au moins un message d'outre-tombe complètement ésotérique et inédit. Mais non. Le Christ ressuscité dit : « La paix soit avec vous », c'est-à-dire « bonjour ». Et il ne fait même pas les miracles de sa vie publique. Il est juste là, au milieu des siens, mange et boit avec eux, leur commente les Écritures, leur fait même un feu et la cuisine sur les bords du lac de Tibériade. Tout ça pour ça ? Pour mener une vie de rabbin ? Bien sûr, il y a l'Ascension. Ouf ! un peu de spectacle ! Mais non : aussitôt apparaissent deux vigiles en blanc qui expliquent aux spectateurs regardant le ciel que ce n'est pas là que ça se passe. Cette assomption de l'ordinaire est vrai-

ment extraordinaire. Il n'y a qu'un Dieu pour pouvoir admirer et assumer les gestes de notre vie quotidienne, car, si, pour nous, ces gestes deviennent banals, pour lui, ils jaillissent sans cesse de la fraîcheur de son éternité. Les poètes entrevoient cela. Ils entendent l'inouï qu'il peut y avoir dans une parole comme « bonjour », qui est une prière, et même l'appel du Jugement dernier, puisqu'un jour entièrement bon exigerait l'avènement d'un royaume de justice et de joie.

Il n'empêche que lorsqu'on évoque la Résurrection, on espère tout de même un petit quelque chose de plus. On se prend à rêver à l'idée de vie éternelle, par exemple...

F.H. Oui, mais la vie éternelle n'est pas une vie dans un autre temps : elle est la vie ressaisie dans la source du temps ; et elle est déjà donnée, à chaque instant, dès ici-bas, quoi que ce soit sur le mode de la foi, non de la vision, et de l'amour souffrant, non pas triomphant. Par ailleurs, la notion de résurrection s'oppose radicalement à la notion d'immortalité terrestre. Pour être un bon ressuscité, il faut d'abord être un bon mort. Si bien que la vie éternelle n'est pas une vaporisation de la finitude comme on le croit souvent, c'est l'assomption de notre finitude dans l'infini. Le mystère de la Résurrection est un mystère de la mortalité, mais de la mortalité comme lieu d'offrande, de don radical et sans retour. Aujourd'hui, les transhumanistes nous font miroiter un fantasme de vie sans fin. Comment y résister ? On peut s'apercevoir que leur immortalité nuirait



SILVIO DO NASCIMENTO

FABRICE HADJADJ est philosophe et dramaturge. Il est directeur de l'Institut Philanthropos (Fribourg, Suisse). Son dernier livre est *Résurrection, mode d'emploi* (Magnificat).



LUISA RICCIARINI/LEEMAGE

UNE HISTOIRE
DE LA RÉSURRECTION

au don de la vie et à la succession des générations. Mais c'est surtout celui qui croit en la Résurrection qui ne craint pas de repousser leur élixir en disant : « *Je suis contre l'immortalité, je suis pour la mort comme offrande, ouvrant sur une résurrection bienheureuse.* » De nos jours, où l'immortalité et le dopage technologiques pourraient nous faire sortir de la condition humaine, la Résurrection change de signe. Hier, elle apparaissait d'abord comme entrée dans la vie éternelle. À présent, elle se manifeste comme passage par le drame et par la mort. Le Christ ressuscite avec ses plaies : « *Mets ta main dans mon côté* », dit-il à Thomas. Car, avec saint Thomas, ce n'est pas « *Je ne crois que ce que je vois* », comme le disent ceux qui répètent sans avoir lu, mais c'est « *Je ne crois que là où je mets le doigt* » – et le doigt dans la blessure ! Le mystère de la Résurrection n'est donc pas l'abolition de notre finitude mais son accomplissement. C'est un enjeu fondamental qui s'explique davantage face à la logique de la croissance et du progrès sans limite, qui va jusqu'à détruire la

L'INCRÉDULITÉ DE SAINT THOMAS, de Bernardo Strozzi (1581-1644). « Avec saint Thomas, ce n'est pas "Je ne crois que ce que je vois", comme le disent ceux qui répètent sans avoir lu, mais c'est "Je ne crois que là où je mets le doigt" – et le doigt dans la blessure ! »

structure même du corps et de la pensée humaine. L'hérésie techno-économique nous fait entendre autrement le mystère pascal. Et on verra sans doute que, de plus en plus, devant la fascination des gadgets, pour vivre une vie simplement humaine, il faudra être héroïque et croire en la Résurrection.

Pour le dire un peu prosaïquement, la Résurrection aurait en quelque sorte une tonalité écologiste...

F.H. Oui, à condition de ne pas réduire l'événement chrétien à une idéologie, mais de dilater l'écologie jusqu'au mystère divin, comme le fait le pape François, dans *Laudato si'*, lorsqu'il rappelle la dimension cosmique de l'eucharistie, ou qu'il fonde l'interdépendance des créatures dans la communion des personnes de la Trinité. En tout cas, Dieu nous parle par les Écritures, qui sont une grille de lecture, mais aussi par les événements, qui sont un texte à déchiffrer à partir de cette grille : nous devons lire les signes des temps. Or, aujourd'hui, notre horizon mondain est un horizon d'extinction, pas seulement de la biodiversité mais de

l'espèce humaine. Le vertige progressiste ne tient plus, même si beaucoup de catholiques ont en leur temps donné dans cette utopie, comme l'a très bien montré le journaliste Fabrice Nicolino à propos du monde agricole, du temps où l'on croyait que les pesticides et la surexploitation industrielle permettraient de mieux nourrir les hommes. On peut tout légitimer au nom de l'amour du prochain, y compris les destructions les plus incroyables. Il suffit de rester abstrait. Mais aimer le prochain, ce n'est pas abstrait. Le Christ était un charpentier. Et il parle de son Père comme d'un vigneron. Il ne s'agit pas que de métaphores révolues. Il s'agit de considérer sérieusement le « fruit de la terre et du travail des hommes » qui fait partie intégrante de la célébration de la Résurrection.

Comment concilier cette vision sobre de la Résurrection avec des notions un peu clinquantes, telles que le « corps glorieux du Christ » ?

F.H. L'histoire de l'art nous montre déjà que si vous pensez la gloire, vous devez tout de même avoir un corps humain, ce qui est déjà quelque chose. Car le corps humain apparaît dès lors à la fois comme une nécessité (il ne s'agit pas que de l'âme) et comme une limite indépassable (il ne s'agit pas d'un cyborg). Et puis, encore une fois, relisons les Évangiles. Comment se présente ce « corps glorieux » ? Marie Madeleine le prend pour un jardinier, et même pour un voleur de cadavre. Situation similaire avec les marcheurs d'Emmaüs, qui le prennent pour le benêt : tu es bien le seul habitant de Jérusalem à ignorer ce qui y est arrivé ces jours-ci... Quand il apparaît aux disciples, il ne leur dit pas : « Voyez mon visage radieux », ni : « Voyez mes ailes », mais : « Voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi. » Il leur montre des trous. Voilà le corps glorieux ! Alors soit on lit les Écritures, soit on plane, mais alors, avec ce spiritualisme nuageux, on devient complice de la dévastation générale.

Quel lien peut-on faire entre la Résurrection et la naissance ?

F.H. Être né, c'est avoir reçu une vie que, par définition, on ne s'est pas donné à soi-même. Être ressuscité, c'est aussi recevoir une vie, que l'humanité tout entière, cette fois, ne peut se donner à elle-même. L'analogie est forte. Accepter le mystère de sa naissance, c'est accepter les parents qu'on a, la langue qu'on a reçue, l'environnement où l'on a grandi... Ce n'est pas facile tous les jours. Ça pourrait être mieux. Les parents sont toujours des personnes incompetentes : ils exercent une autorité simplement parce qu'ils ont couché ensemble, sans la supervision d'un expert. Mais, justement, si les parents sont incompetents, c'est parce que la famille n'est pas une entreprise qui « fonctionne », c'est le lieu où la vie est transmise comme ce qui nous dépasse. Heureusement que nos parents ne sont pas parfaits, cela prouve aux enfants qu'ils ne sont pas des dieux et cela leur permet d'échapper à leur emprise pour se tourner, avec eux, vers le Père. Accepter la naissance, c'est donc accepter la vie comme un don qui nous transcende. Or la Résurrection nous présente aussi la vie comme un don qui nous transcende. Et c'est même elle, ultimement, qui nous fait accepter le fait de notre naissance, avec toutes ses limitations. Les religions sans résurrection, et même les athéismes, ont beaucoup de mal avec la naissance, qu'ils voient comme une chute. Il y a pour eux un « inconvénient d'être né », ne serait-ce que parce qu'on se retrouve dans un corps vulnérable et dans un drame historique qu'on n'a pas choisis. Pour accepter le fait d'être né comme une merveille, ainsi que le suppose n'importe quelle fête d'anniversaire, il faut entrevoir que ce drame est celui d'une rédemption.

Si on a du mal à croire en la Résurrection, dites-vous aussi, c'est parce qu'on a désormais du mal à croire à la mort...

F.H. Les gens qui croyaient en la Résurrection étaient beaucoup plus en contact que nous avec la mort et surtout avec le mort, dans son poids, dans sa rigidité cadavérique. Pour nous, il est devenu banal que le corps de la personne que nous avons aimée soit manipulé en dernier lieu par des spécialistes tarifés. Ivan Illich au Mexique a vu avec horreur ce passage de la toilette funéraire traditionnelle et familiale aux entreprises de pompes funèbres. Il voyait que l'argent arrachait à l'homme son rapport au corps du défunt. Dans l'Évangile, les femmes qui reçoivent la première annonce de la Résurrection sont celles qui s'apprêtent à oindre le corps mort de Jésus. Si nous perdons le dernier contact avec le mort, nous perdons aussi le sens du ressuscité. Dans un monde de simulation et de projections virtuelles, nous sommes face à des objets ni vivants, ni morts, ni nés. La question de la mort ne se pose même pas. Celle de la Résurrection s'efface avec elle.  **INTERVIEW JÉRÔME ANCIBERRO**

NOTRE COUVERTURE

Le Christ bénissant, 1500, de Giovanni Bellini. Kimbell Art Museum, Fort Worth, Texas, États-Unis.

Sur la gauche du panneau, l'arbre desséché avec l'oiseau solitaire représente probablement l'Ancienne Alliance, tandis que la Nouvelle Alliance serait figurée par la croissance, avec la paire de lapins par exemple. Le berger guidant son troupeau est un rappel que le Christ lui-même est le Bon Pasteur. Les trois silhouettes en robe sur le bord droit de l'image sont sans doute les trois Marie, qui se pressent d'annoncer aux disciples le tombeau vide. Au-dessus d'eux, le clocher lointain indique que le salut passera par le sacrifice du Christ.

